

## Présentation du livre d'Erik Porge *Transmettre la clinique psychanalytique*<sup>1</sup>

Votre ouvrage *Transmettre la clinique psychanalytique* prend place dans un désir manifeste de mettre à la disposition d'un public votre très impressionnante connaissance de l'œuvre de Lacan. Il vient à la suite de votre étude *Les Noms du Père chez Jacques Lacan* paru en 1999 et de votre livre *Jacques Lacan, un psychanalyste* publié en 2000.

Il paraît en ces temps où non seulement la psychanalyse est mise à mal par des critiques aussi grossières que peu sérieuses, mais aussi par des glissements internes vers des aspects psychothérapeutiques, voire psychosociologiques que vous récusez. Votre travail n'est certes pas polémique, mais il clarifie et dégage des enjeux de notre actualité. Il s'agit d'une présentation de méthode qui fait lien entre la clinique singulière du rapport d'un analysant et d'un analyste et sa transmission que vous décrivez de telle sorte qu'elles, la clinique et sa transmission, constituent un nouveau fait social, un social qui ne rejette pas l'inconscient dans le pathologique.

Ainsi affirmez-vous que la clinique psychanalytique est spécifique, mais elle reste cependant à établir véritablement parce que cette spécificité réside dans la méthode même de sa transmission.

C'est ce que vous montrez avec autant de connaissance que de savoir-faire dans cet ouvrage extrêmement documenté, élégant, pédagogique mais qui ne laisse pas sans retenir aussi l'attention du lecteur, l'emmener dans des excursions du côté de l'art, littérature, poésie et peinture, pour justifier certaines propositions et lui réserver quelques surprises dans la seconde moitié du livre, surprises qui ont relancé mon intérêt pour la question de notre clinique.

En effet le livre me semble se partager en deux parties égales.

Dans la première, vous montrez qu'il n'y a de transmission de la clinique qui ne soit marquée du sceau du désir de l'analyste : c'est Freud et son désir de chercheur et d'écrivain, un sujet qui veut rendre public ce rapport intime divisé et fendu (*Spaltung*) de la vérité et du savoir ; puis Lacan, lui aussi écrivain d'abord pour qui le style assure la transmission de cette présence d'un sujet dans le savoir qu'il acquiert et communique, avec lequel il fait son œuvre.

En une seconde partie, plus ardue, aux terres moins connues, tout du moins dont la cartographie n'est pas aussi bien établie, vous nous amenez vers des propositions inédites. Elle pourrait se résumer ainsi : il n'y a pas de transmission de la psychanalyse qui ne soit marquée du sceau d'un réel pour

---

<sup>1</sup> Intervention faite au cours du cabinet de lecture de *la lettre lacanienne* à Lyon, le 14 janvier 2006.

lequel « l'écriture devient un faire qui donne support à la pensée<sup>2</sup> », c'est-à-dire que vous y développez cette proposition qui ouvre le livre : « dans la transmission de la psychanalyse il faut compter ce qui est transmis, le fait clinique ou supposé tel, et le moyen de le transmettre.<sup>3</sup> »

Dans la première partie Freud inventant la psychanalyse, invente sa transmission : il lui faut, plus que la communication d'une découverte, faire passer sa *véridicité* par la mise en récit — qui est somme toute, une part de la tâche analysante — de ses cas devenus célèbres et de l'ensemble de son œuvre, il lui faut réintroduire la vérité de l'analysant dans la connaissance scientifique.

S'il reçoit le prix Goethe en 1930, vous nous montrez, tout particulièrement à propos d'un certain nombre d'écrits sur l'art, qu'il s'agit pour lui, non pas de rivaliser avec le romancier mais de faire œuvre d'un désir inédit qui conjugue son propre désir partagé entre la science et son rêve d'écrivain.

Plus qu'un vœu de transmission, il y a chez Freud *un devoir* : bien au delà de transmettre une méthode thérapeutique dites-vous, il y a, qui participe de son désir, la nécessité de transmettre un savoir universel ; visant donc bien au delà du thérapeutique, il veut « être sûr que la thérapeutique ne tuera pas la science<sup>4</sup> ».

Et vous invitez les analystes à suivre Freud : qu'ils publient, cas ou cure, encore faudrait-il que cela apporte « quelque chose de nouveau à la visée scientifique de la psychanalyse<sup>5</sup> ».

Mais Freud lui-même cesse les récits de cas, il bute sur l'impossible conciliation entre vérité d'un sujet et savoir, faille que marque l'élaboration de la pulsion de mort (ou le Réel comme l'impossible) que bien des analystes rejettent encore de nos jours pour ne rien dire des autres.

Dans cet impossible freudien, Lacan s'avance avec sa propre implication par le style « opérateur à la jonction de la vérité de la cure et du savoir transmissible de cette vérité<sup>6</sup> », un choix que vous rapprochez de la poésie, allant jusqu'à proposer une formule telle que *l'inconscient structuré comme la poésie*<sup>7</sup>, faisant de la littérature analytique, « une poétique du rebut<sup>8</sup> » lorsqu'elle recèle ce reste : le désir de l'analyste.

Ce rapport de la vérité et du savoir est la tension du texte de Freud, le style en répond chez Lacan, mais l'écart entre eux est irréductible : la vérité est

---

<sup>2</sup> Erik Porge, *Transmettre la clinique psychanalytique*, Editions Eres, Ramonville Saint-Agne, 2005, p. 113

<sup>3</sup> *ibidem*, p. 11

<sup>4</sup> *ibidem*, p. 38.

<sup>5</sup> *Ibidem*, p. 40.

<sup>6</sup> *Ibidem*, p. 45.

<sup>7</sup> *Ibidem*, p. 65.

<sup>8</sup> *Ibidem*, p. 69.

celle de l'analysant, le savoir, lui, est partagé entre les deux places. Et vous nous invitez à suivre la démarche de Lacan, pas à pas, vers l'écriture de cet écart.

Si la vérité apparaît d'abord dans le champ ouvert par Lacan comme « moi la vérité je parle » elle prend plus loin *figure de fiction ou de détermination de la réalité psychique*, qui, dès lors, peut s'interroger : « que dit le je de la vérité ? » Si la vérité parle, dit-elle la vérité ? Certes elle cause le vrai, mais le vrai reste sans aucun savoir du vrai ! Voilà l'avancée lacanienne qui maintient le sujet divisé entre vérité (qui parle) et savoir, par le réel du sexe, de la jouissance.

Lacan prend appui sur Descartes et vous nous rappelez les voies qu'il emprunte pour conclure que la psychanalyse a affaire au sujet de la science affronté au retour de cette vérité laissée hors du champ du savoir, dans le réel sexuel de la jouissance du symptôme, qui de cette vérité impossible à dire, fait la cause de son désir, un objet *a*. Impossible à dire la vérité, parce que le dire n'est pas le parler, dire n'est pas je parle, dire supporte une « charge de réel qui borde la vérité<sup>9</sup> », elle ne peut que se mi-dire.

Le psychanalyste supporte cette division quand la science s'origine de se délester d'une moitié, mais lui, comme l'analysant en fin de parcours, la restitue dans le champ des connaissances en contribuant ainsi à la science.

Si dans la première partie vous nous faites suivre les voies que Freud puis Lacan ont trouvé pour tenter cette transmission, maintenant vous déployez les effets d'un changement de position de Lacan et vous avancez dans ses conséquences. Il s'agit maintenant de tenir compte de la jouissance, ce qui renouvelle la notion même d'écriture comme la clinique « Transmettre la clinique, c'est véhiculer l'existence d'une extériorité inassimilable symboliquement dont la vérité ne saurait être que mi-dite<sup>10</sup>. »

Il s'agit de la transmission d'un réel, étranger au langage mais qu'il peut porter en lui, et vous dites dans le nom que lui a donné Lacan, *stabitat*, le statut nouveau du langage en tant qu'il héberge la jouissance comme extériorité.

Pour transmettre ce réel que rencontre la psychanalyse, cet entre-deux où ce qui est dit externe et ce qui est dit interne se croisent pour échanger leur bord, Lacan utilise l'objet topologique (la bouteille de Klein) non pas comme représentation mais comme écriture même de cet objet. C'est une nouvelle nature de l'écriture. C'est tout de même suffisamment nouveau, même si Lacan en a parlé il y a trente ans. Fondamentalement c'est une *écriture qui vient d'ailleurs que du signifiant*.

Voilà un point de disjonction de la psychanalyse avec toute autre pratique de la parole (sauf la poésie) particulièrement dans le champ des souffrances engendrées par le rapport du sujet parlant avec le sexuel. C'est un point qui distingue aussi l'élaboration lacanienne dans le champ ouvert par Freud.

---

<sup>9</sup> *Ibidem*, p. 98

<sup>10</sup> *Ibidem*, p.100

Vous l'affirmez : « l'écrit se substitue à la notion freudienne de réalité psychique.<sup>11</sup> » Alors que Freud dessine des schémas comme des constructions auxiliaires représentant imaginairement une idée de l'inconscient, Lacan le présente dans les objets topologiques qui actualisent l'irreprésentable et avec le nœud borroméen. Ce nœud borroméen, dont vous faites un pivot tout à fait fondamental en tant qu'il échappe à la représentation de l'appareil psychique et dès lors permet de dépasser l'opposition individu/collectif (et les représentations de leurs rapports). Voilà sur quoi vous mettez l'accent.

À partir de ce moment, et dès le partage de votre livre en deux parties que je vous propose, la clinique psychanalytique devient clinique de ce qu'entend un psychanalyste écoutant un analysant parler au psychanalyste structurellement inclus dans le discours de celui-ci : qu'est-ce à dire ? Le psychanalyste est déjà là dans l'histoire de l'analysant, en tant qu'il est une part du symptôme, ainsi elle comprend le psychanalyste ! Pour nous faire entendre ceci, vous rappelez l'exemple des Ménines, donné par Lacan, suivant Wajcma vous faites excursion au XV<sup>e</sup> siècle pour y trouver l'invention de l'histoire dans le tableau, création de la fenêtre qui instaure un nouveau regard (Alberti) et indiquez que l'analyste est déjà là comme une des formes de l'objet qui a causé le sujet.

Et vous apportez là votre contribution tout à fait nouvelle : ce sujet que connaît la psychanalyse n'est pas réductible à l'individu empirique et statistique, réduction en laquelle vous situez une méconnaissance et le fourvoiement des tenants d'une clinique nouvelle de l'individu tenant compte des formes nouvelles de l'organisation sociale. Ce sujet est plutôt qu'une unité, un indivisé, comme Freud l'approchait dans ses dernières pages avec la notion de *Ichspaltung* et que Lacan le déploie en terme de division du sujet.

Et revoilà la poésie, tout comme elle est produit et dépassement des tensions du rapport individu/collectif, empruntant à « Bonnefoy qui montre comment, « devant l'horreur du néant, dont la foule est un des noms », Baudelaire... invente « l'objet ouvert de la poésie<sup>12</sup> ». Vous proposez que par cette prise de vue sur le réel, la psychanalyse rejoigne cette poésie et apparaisse, comme elle, solution à l'impasse du rapport de l'individu et du collectif<sup>13</sup>.

Par une lecture précise, pleine d'enseignement et fort novatrice qui ne peut là se résumer convenablement, par une lecture du schéma freudien du rapport des individus dans la foule, de sa rectification (de la lecture, retour à Freud) dont vous portez témoignage pour Lacan et dont vous tirez des enseignements, vous faites des propositions tout à fait novatrices mettant en lumière le *caractère collectif des formations de l'inconscient*. C'est là, avec

---

<sup>11</sup> *Ibidem*, p.116

<sup>12</sup> *Ibidem*, p.138

<sup>13</sup> *Ibidem*, p. 139.

l'idée de la transmission de la psychanalyse comme transmission d'une extériorité, la deuxième idée-force de votre ouvrage.

À l'envers de ce qui est communément reçu, une foule ne se fonde pas d'un rapport à l'exception, d'un meneur, du trait idéal, mais au contraire de la non commune mesure de l'objet cause *de* désir ; elle émerge de ce qui échappe à l'unité comptable, à l'individu, et qui permet cependant, dans l'apologue de la certitude anticipée, aux trois prisonniers de s'avancer d'un même pas vers la liberté.

Vous justifiez cette lecture avec celle des articles de la psychopathologie du quotidien, le mot d'esprit, l'oubli du nom propre, le rêve, dans lesquels le sujet s'avère toujours sans unité localisable, et vous reprenez un mot que Lacan substitue à celui de foule : l'*immixtion* qui représente l'acéphalité du sujet, la décomposition du sujet en tant que foule, qui à la fois signifie l'émergence du sujet dans le langage du pur symbole, réinjecte en elle un facteur de temporalité (la décomposition) qui défait toute unité et un facteur langagier, le nom. Le nom de quoi ? De « mon inconscient, c'est cette parole qui parle en moi au delà de moi<sup>14</sup>. »

Nous sommes là aux antipodes de tout « développement personnel », ce qui laisse entrevoir les raisons d'une hostilité toujours maintenue à la psychanalyse : le sujet, représenté par un signifiant pour un autre signifiant, ne se saisit d'aucune propriété positive qui pourrait satisfaire le moi ou le narcissisme ; il est ce qui est représenté quand son désir est en œuvre, et, comme dans le mot d'esprit, est satisfait, peut rire, quand il est réalisé ailleurs.

---

<sup>14</sup> *Ibidem*, p. 164.